32e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 25 23 JUIN 1910

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie
DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*Edition complète, *de 10 francs à l'*Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

Mgr FREPPEL

(Septième article)

Sommaire. — L'Ecole d'Alexandrie. — Saint Pantène. — Clément d'Alexandrie. — L'*Exhortation aux Grecs*. — Le *Pédagogue*. — Opuscule sur le *Salut des riches*. — Les *Stromates*. — La gnose et les Ecritures.

I. — En novembre 1864, l'abbé Freppel commençait ainsi son cours de l'année :

C'est par les écrivains de l'école d'Alexandrie que nous terminerons l'histoire de l'éloquence chrétienne dans les trois premiers siècles de l'Eglise. Cette marche était indiquée par l'ordre des matières comme par celui des temps. En complétant nos études antérieures, le travail que nous allons entreprendre nous conduira sans interruption jusqu'au seuil du IVe siècle ; car c'est à Alexandrie même, là où Clément et Origène ont vécu et enseigné, que les grandes luttes de l'arianisme ouvriront une nouvelle période pour la science et la littérature chrétiennes.

Saint Justin et Tertullien ont défendu l'Eglise par leurs remarquables apologies ; saint Ignace, saint Clément, saint Cyprien ont fourni des modèles d'homélies, d'exhortations morales ; saint Irénée a exploré avec une curiosité infatigable « les coins et les recoins de la gnose [1] ; » mais personne n'avait encore opposé à la fausse gnose la vraie, la science de la foi, la philosophie de la religion ; montré que la philosophie ancienne, par certains côtés importants, préparait les voies à l'Evangile ; attiré au christianisme les esprits avides de vérité que ne satisfaisaient point les doctrines des écoles.

Ce sera l'œuvre des Alexandrins : « Ils rattacheront à la théologie toutes les branches des connaissances humaines pour les faire servir d'auxiliaires à la foi ; ils recueilleront toutes les semences de vérité éparses dans le vieux monde comme autant de rayons émanés du Verbe, soleil unique des intelligences ; et portant ainsi dans la doctrine et dans l'histoire ce coup d'œil large et pénétrant, ils élèveront en face des écoles de la Grèce et des sectes gnostiques, le majestueux édifice de la philosophie chrétienne [1]. »

Alexandrie était alors le principal foyer de la civilisation du vieux monde ; les Ptolémées y avaient accumulé toutes les ressources intellectuelles ; le Bruchéion et le Sérapéion regorgeaient de volumes ; le Musée était rempli de savantes collections ; c'était une nouvelle Athènes, où le génie grec ajoutait à ses conceptions les théories orientales qu'il agrémentait de subtilités plus qu'il ne les revêtait de clarté. « Les portefaix eux-mêmes y tenaient école, tant les questions de doctrine passionnaient l'opinion. »

L'entreprise des Alexandrins était dangereuse, car rien n'est délicat comme le problème des rapports de la foi avec la science, d'autant que cette école était éminemment spéculative ; or, suivant le mot de Bacon, il faut aux spéculatifs moins des ailes que du plomb. L'Eglise heureusement, par la main des Papes, apportera le plomb, elle tiendra « la balance droite entre des forces contraires », elle ramènera à l'unité, à la vérité exacte, à la saine interprétation de l'Ecriture et de la tradition.

L'Eglise d'Alexandrie avait été fondée par saint Marc. « Pierre, dit Eusèbe, établit aussi les églises d'Egypte avec celle d'Alexandrie, non pas en personne, mais par Marc son disciple. Lui-même, pendant ce temps, s'occupait de l'Italie et des nations environnantes. Il envoya donc Marc, son disciple, destiné à devenir le docteur et le conquérant de l'Egypte [2]. » Marc, en effet, qui a suivi saint Pierre à Rome lors du premier voyage du chef des Apôtres sous l'empereur Claude, après y avoir composé son Evangile, est envoyé à Alexandrie vers l'an 44. Il y trouve une magnifique colonie juive qui a été instruite par Philon. Celui-ci, dans la *Vie contemplative*, s'étend longuement sur la vie édifiante des Thérapeutes, qui sont en quelque sorte les premiers moines : c'est parmi eux que se recruteront les premiers adeptes du

[1] Omnium doctrinarum curiosissimus explorator. *(Adv. Valentin.)*.

[1] 1re Leçon, p. 10.

[2] *Théophanie*, retrouvée en partie par le cardinal Maï *(Patrum Nova Bibliotheca*, t. IV).

christianisme à Alexandrie. Peut-être est-ce saint Marc qui a créé le Didascalée dans cette ville.

Cette école, qui n'était d'abord qu'un *Paideutérion*, une école de catéchumènes, devint bientôt un centre d'enseignement supérieur où des maîtres habiles expliquaient la foi et enseignaient les Ecritures. Car Alexandrie était la cité des philosophes où affluaient tous ceux qui voulaient s'instruire. Impuissants à créer des doctrines nouvelles, ils reprenaient les anciennes en les rajeunissant. On y rencontrait donc des néo-stoïciens, des néopythagoriciens, des néo-platoniciens, qui assiégeaient les chaires où l'on enseignait, sous des formes plus modernes, les vieux systèmes du Portique ou de l'Académie. Les Juifs n'étaient pas les moins curieux d'idées ; ils n'avaient d'ailleurs qu'à ouvrir les Ecritures pour y trouver une doctrine infiniment supérieure à toutes les théories des philosophes ; mais dans leur désir de se rapprocher des Grecs, ils leur faisaient, suivant la méthode de Philon, des concessions funestes. « Ce que plusieurs d'entre eux cherchaient sous la lettre de l'Ancien Testament, c'était moins le règne futur du Messie que les théories empruntées à Pythagore et à Platon [1]. » Cependant, malgré les erreurs de leur interprétation allégorique, ils étudiaient les livres saints avec tant d'ardeur, s'élevant du sens littéral au sens spirituel, qu'ils étaient beaucoup mieux disposés que les Egyptiens ou les Grecs à comprendre la prédication de la foi.

A Rome, saint Justin a fait école. Un des compagnons de son martyre a exprimé dans son interrogatoire « tout le bonheur qu'il avait éprouvé en écoutant son discours. » Tatien est son « auditeur, » son disciple, au dire de saint Irénée. Athénagore s'inspire de ses idées. Voilà les devanciers des Alexandrins ; dans les *Stromates* de Clément d'Alexandrie, on retrouve en effet la méthode personnelle de saint Justin. Mais le premier maître de marque, c'est saint Pantène, de Sicile, qui, après avoir appartenu à la secte des Stoïciens, se convertit au christianisme. La morale du Portique était, par certains côtés, une préparation à l'Evangile. A peine chrétien, le néophyte se fait apôtre et il va prêcher la foi jusque dans l'Extrême-Orient où il suit les traces de saint Barthélemy. D'après une tradition recueillie par Eusèbe et par saint Jérôme, il trouve dans l'Inde, — c'est-à-dire dans l'Arabie orientale, — un évangile de saint Mathieu écrit en hébreu que saint Barthélemy y a emporté et qu'il a laissé entre les mains des chrétiens de ce pays. Au retour de sa mission il est mis à la tête du Didascalée d'Alexandrie, où il commente les Saintes Ecritures.

Il y discute l'origine des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Parvenu à l'Epître aux Hébreux, il se demande pourquoi cette lettre ne porte pas en tête, comme les autres, le nom de saint Paul, et il en donne cette raison que saint Jérôme a consignée dans son commentaire : « Apôtre du

[1] 2e Leçon, p. 36.

Dieu tout-puissant, le Seigneur avait été envoyé aux Hébreux. De là vient que saint Paul, par modestie, ne voulut point s'intituler leur apôtre, car sa mission était d'évangéliser les Gentils. En cela il agit par respect pour le Seigneur, montrant de plus qu'il n'écrivait aux Hébreux que par surcroît, lui le héraut et l'apôtre des nations [1]. » Ses écrits ne nous ont pas été transmis, mais nous savons par Origène qu'il était très versé dans la littérature de son temps, et que s'il donnait une grande place à l'allégorie, il ne perdait cependant pas de vue le sens littéral.

II. — Pendant qu'il dirigeait le Didascalée, il vit venir à lui un homme que l'amour de la vérité et la soif de la science avaient conduit dans tout l'univers civilisé dans l'espoir d'y acquérir des connaissances plus profondes et plus certaines. Ce fut sa gloire de l'accueillir et de former un disciple plus illustre que lui, « le plus érudit des écrivains ecclésiastiques, » dit saint Jérôme, Titus Flavius Clément [2]. Voici comment celui-ci nous parlera de ses maîtres dans la préface de ses *Stromates :*

Ce livre n'a pas été composé dans le but d'étaler une vaine science ; c'est un trésor de souvenirs que j'amasse pour ma vieillesse, un remède contre l'oubli ; c'est la simple reproduction et le reflet des discours sortis de la bouche des saints personnages que j'ai été jugé digne d'entendre.

L'un, l'Ionien, florissait dans la Grèce, et l'autre dans la Grande Grèce ; le premier originaire de la Cœlé-Syrie, le second de l'Egypte.

Deux autres vécurent en Orient ; celui-ci était natif de l'Assyrie ; celui-là, Hébreu de naissance, descendait d'une ancienne famille de Palestine.

Enfin je tombai sur un dernier, en réalité le premier de tous par le mérite ; alors je vins me reposer en Egypte comme le chasseur qui a découvert sa proie. Véritable abeille de Sicile, il recueillait le suc des fleurs qui émaillent le champ des prophètes et des Apôtres ; il insérait dans l'âme de ses auditeurs le trésor de la science pur de tout alliage. Comme des fils qui recueillent l'héritage paternel, — et il en est peu qui ressemblent à leurs pères, — ces hommes conservaient avec soin la vraie tradition de l'enseignement sacré, telle qu'ils l'avaient reçue directement des saints Apôtres, Pierre et Jacques, Jean et Paul. Par un effet de la bonté divine, ils vécurent jusqu'à nos jours pour pouvoir nous transmettre la doctrine des Apôtres comme notre vrai patrimoine [3].

Dans « l'abeille de Sicile » on a reconnu saint Pantène.

Né plus probablement à Athènes, Titus Flavius Clément, que l'histoire désigne sous le nom de Clément d'Alexandrie, fut élevé dans les superstitions païennes, c'est pourquoi il les connaît à fond. Après avoir parcouru la Grèce, l'Italie, l'Orient, la Palestine, pour recueillir la vérité de la bouche des maîtres les plus renommés, il arrive à Alexandrie et suit les leçons du Didascalée. Pantène fait sa conquête, il se convertit, devient prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, et il succèdera à son maître dans la direction de l'école catéchétique.

[1] Clément cité par Eusèbe, *H. E.*, VI, 14.
[2] Vir meo judicio omnium doctissimus.
[3] *Stromates*, lib. I.

Ce serait une erreur de croire que « cette école des saintes lettres et des sciences sacrées, » ainsi que l'appelle saint Jérôme, se tenait dans un des palais de la ville, au Musée ou au Bruchéion. Les empereurs romains se montraient moins généreux, et Origène lui-même enseignera chez lui, dans une vaste salle, avec un revenu de quatre oboles par jour qu'il tirera de la vente de ses livres. Pantène et Clément devaient recevoir leur subsistance des cotisations de leurs élèves, en attendant que la rétribution plus tard fût prise sur le fonds commun des fidèles. L'enseignement donné par l'Eglise fut toujours inspiré par la charité, et donc très modestement payé. Les évêques avaient la direction suprême du Didascalée.

Nombre d'ouvrages de Clément d'Alexandrie ne nous sont point parvenus, comme les traités *Du Jeûne*, *De la Patience*, son livre *Contre les Judaïsants*, dédié à Alexandre, évêque de Jérusalem, sa dissertation sur la *Médisance*. A peine s'il nous reste quelques fragments des huit livres des *Hypotyposes* ou *Esquisses*, — un ouvrage qui serait très précieux pour nous, car il y donnait de nombreux détails sur la composition des Evangiles et parcourait, comme nous le verrons, tous les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, y compris les livres deutéro-canoniques.

Nous ne possédons plus qu'un opuscule sur le *Salut des riches*, et surtout l'*Exhortation aux Grecs*, le *Pédagogue* et les *Stromates*, une véritable trilogie où l'âme vient se placer sous la conduite du Verbe précepteur de l'humanité pour recevoir de lui un enseignement chrétien complet et méthodique.

L'*Exhortation aux Grecs* a pour but de détacher les Gentils des erreurs et des vices du paganisme, le *Pédagogue* les assujettit aux règles de la discipline évangélique, et les *Stromates* leur enseignent la voie qui conduit au sommet de la perfection chrétienne. En d'autres termes, pour exprimer ma pensée sous une forme moins moderne, et qui conserve à l'œuvre de Clément sa couleur particulière, je dirai que cette trilogie si complète et si originale correspond aux trois actes des mystères de l'antiquité. Et ne soyez pas surpris de ce rapprochement : il n'est pas d'écrivain qui, pour s'insinuer plus sûrement dans l'esprit de ses adversaires, ait adopté avec moins de scrupules leur terminologie. De là ces mots *mystères*, *initiés*, *hiérophante*, *mystagogue*, *épopte*, etc., qui fourmillent sous la plume de Clément et qu'il transporte dans la langue chrétienne. Lorsqu'il voudra désigner le parfait disciple de l'Evangile, il ne craindra pas de l'appeler le *vrai gnostique*. Or, vous le savez, les mystères de Samothrace et d'Eleusis, qu'on peut envisager comme l'expression la plus élevée de la vie religieuse chez les païens, comprenaient trois degrés bien distincts : la purification, l'initiation, la contemplation. Tel est aussi le plan que suit le catéchiste alexandrin... Il s'applique avant tout à purifier l'âme des païens, en l'affranchissant des ténèbres et des souillures du passé ; puis il l'initie peu à peu aux secrets de la vie surnaturelle et divine ; enfin il ouvre devant lui l'horizon illimité de la science et de la perfection chrétiennes [1].

[1] 3e Leçon, p. 68.

Ces trois livres répondent assez bien à la vie purgative, illuminative et unitive.

Qu'est-ce que la doctrine chrétienne ? se demande-t-il. C'est un cantique nouveau que le Verbe est venu apprendre à la terre. Les Grecs acceptent les fables charmeuses et fausses d'Orphée, d'Amphion de Thèbes, d'Eunone de Locres qui, par les doux sons de leur lyre, rendaient caressantes les bêtes féroces ou même remuaient les pierres pour en construire les murailles des cités. Laissons leurs dieux dans l'Hélicon, et « faisons descendre du ciel à leur place sur la sainte montagne de Dieu, avec le chœur sacré des prophètes, les splendeurs de la sagesse et de la vérité... C'est de Sion que viendra la loi ; c'est de Jérusalem que sortira le Verbe du Seigneur. » Voilà le chant nouveau qui dissipe toute tristesse, le doux remède des maladies de l'âme [1].

« N'est-ce pas le Verbe, ce chantre céleste, qui a ordonné l'univers avec nombre et mesure, qui a forcé les éléments en désaccord à former un admirable concert, afin que le monde entier devînt tout harmonie ?... Il a mis en harmonie avec l'Esprit-Saint le monde et l'homme, qui est un monde en abrégé ; il a, dis-je, accordé avec l'Esprit-Saint le corps et l'âme de l'homme, lyre vivante, instrument à plusieurs voix, destiné à célébrer le Seigneur. Il chante, et l'homme, principale voix du concert, lui répond. »

Cette magnificence d'images, de métaphores, de poésie, de rythme et de chant contraste avec la précision et la sévérité du style de Tertullien. Clément possède une lyre sur laquelle il célèbre la douceur, la puissance et la beauté du Verbe qui est « l'Etre dans l'Etre, qui était auprès de Dieu et par qui toutes choses ont été faites. Créateur, il nous a donné de vivre ; Maître, il nous a enseigné à bien vivre ; Dieu, il nous procure les moyens de vivre éternellement. »

Il peint avec de sombres et vraies couleurs l'état misérable où l'idolâtrie a réduit le monde païen : « Semblable à ces rois barbares qui enchaînent leurs captifs à des cadavres, les laissant pourrir ensemble dans cet affreux embrassement de la vie et de la mort, le démon, ce cruel tyran, attache les hommes aux idoles par le lien de la superstition, afin que les vivants accouplés aux morts se corrompent à leur contact et périssent avec eux. » Mais le Verbe aime l'homme et veut le sauver. Médecin, il le guérit, en recourant au fer s'il le faut ; prophète, il l'avertit ; maître et pasteur, il l'éclaire et l'instruit, il lui parle au cœur. « Le Verbe de Dieu s'est fait homme, afin que vous appreniez d'un homme comment l'homme peut devenir Dieu. »

Les oracles ont cessé, les ignobles mystères d'Eleusis n'inspirent plus que le dégoût aux initiés, la vérité se fait jour. Comment les hommes ont-ils pu être « assez insensés pour adorer l'œuvre de Dieu plutôt que Dieu lui-même ; ces dieux qui

[1] *Exhortation aux Grecs*, chap. I.

sont de purs hommes, et quels hommes ! les derniers de tous, des monstres d'impureté, pires que les animaux placés sur les autels de l'Egypte. » Et ces choses, où les a-t-il apprises sinon dans les écrits des Grecs ? « Refuseriez-vous de reconnaître vos propres écrivains parce qu'ils témoignent contre vous ? »

Sans doute les Phidias et les Praxitèle ont produit des chefs-d'œuvre, mais la matière dont ils ont formé les dieux n'est que de la terre. « Pour moi j'ai appris à fouler aux pieds la terre, et non pas à l'adorer [1]. »

Cette étude paraît à l'abbé Freppel d'autant plus importante et actuelle qu'on peut signaler, après dix-huit siècles de foi et de vie chrétienne, le retour de certains esprits vers le paganisme. Michelet venait alors de publier la *Bible de l'Humanité* qui n'est qu'un dévergondage hystérique. Dans l'Inde, par exemple, il découvre « la Bible de la bonté » chez ce peuple « dont les croyances religieuses ont leur expression sociale dans le cruel régime des castes. »

Comme Clément d'Alexandrie nous repose de ce honteux matérialisme dans son exhortation à Tirésias !

Approche, vieillard, laisse là et Thèbes et la divination et les orgies de Bacchus, laisse-toi conduire par la main vers la vérité. Voici que je te présente le bois sur lequel tu pourras t'appuyer. Hâte-toi, Tirésias, aie confiance, tes yeux se rouvriront à la lumière. Le Christ qui rend la vue aux aveugles brille plus éclatant que le soleil. La nuit fuira ta paupière, la flamme n'osera te toucher et la mort reculera devant toi. Tu verras les cieux, ô vieillard, toi qui ne peux même plus voir Thèbes. O mystères véritablement saints ! O clartés pures et sans mélange ! Heureux épopte, je contemple les cieux et Dieu lui-même, au flambeau que porte le dadouque céleste. En recevant l'initiation je reçois la sainteté... [2].

Du polythéisme qu'il a ainsi magistralement exécuté, Clément passe aux systèmes philosophiques. D'abord il réfute les matérialistes qui, depuis Thalès à Héraclite, ont divinisé les éléments de la nature, l'eau, l'air, le feu ou la terre. Nulle différence entre eux et les païens : car ceux-ci déifient le bois ou la pierre, ceux-là déifient la terre d'où sortent la pierre et le bois. L'abbé Freppel ne manque pas de dire à ce propos leur fait aux matérialistes modernes « dont les théories ne s'élèvent pas au-dessus du fétichisme païen. Car suivant leur manière de voir, l'univers se compose de forces et d'éléments subsistant en dehors de toute puissance créatrice. Or l'Etre subsistant par lui-même est précisément ce qui s'appelle Dieu dans la langue ordinaire. Donc, pour être conséquents à leur principe, les partisans du matérialisme devraient se joindre aux fétichistes païens pour rendre les honneurs divins aux éléments de la nature. »

Et il leur décoche ce joli trait :

J'ai beau chercher une différence entre le paganisme le plus grossier et les théories matérialistes qu'on affiche de nos jours, je ne parviens pas à en trouver. S'il y en a une, elle est tout à l'avantage du premier. Le nom de Neptune est fort poétique, tandis que l'oxygène et l'hydrogène portent des noms qui ne leur permettent pas de sortir du domaine de la prose [1].

Dans une seconde catégorie, Clément place ceux qui admettent un principe supérieur aux éléments de la nature, Anaximène, Anaxagore, Xénocrate ou Aristote. Le Dieu d'Aristote a imprimé le mouvement à la matière qui est éternelle, mais il n'est pas une Providence. Le philosophe alexandrin relève très bien ce vice capital de la métaphysique péripatéticienne, et il réserve toute son indulgence pour le troisième groupe de penseurs, parmi lesquels brillent au premier rang Pythagore et Platon, qui admettent un Dieu unique et créateur. Il est même franchement partial pour Platon dont il passe sous silence ou excuse les nombreuses erreurs. Car dans ses *Lois* et sa *République*, le disciple de Socrate place à la base de l'Etat l'adoration des dieux de l'Olympe, auxquels il ne croit pas, il établit des castes, condamne à l'esclavage la masse des habitants, et érige en maximes d'Etat l'avortement, l'infanticide, la pédérastie, afin d'arrêter l'accroissement trop rapide de la population. Mais Platon est monothéiste, Clément d'Alexandrie lui pardonne tout.

Il a un autre parti pris : celui de prétendre que toutes les vérités qu'ils enseignent, les philosophes grecs les ont empruntées à la Bible. Moïse, en effet, dit-il, est antérieur à tous, même à Homère, c'est donc de lui qu'émanent toutes les vérités qui émaillent leurs systèmes. Malheureusement, les livres de l'Ancien Testament ne furent traduits en grec qu'au troisième siècle avant Jésus-Christ. « Or, à cette époque-là, comme le fait observer saint Augustin, Platon était mort depuis soixante ans. »

Ce n'est pas à Moïse que remontent les traditions universelles de l'humanité, mais aux premiers ancêtres du genre humain. Les descendants de Noé emportèrent avec eux dans les contrées où ils se fixèrent la doctrine d'un Dieu unique, la croyance à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux peines de la vie future. Ce n'est pas au livre de Moïse que les Mexicains et les Péruviens empruntèrent ces croyances, mais aux traditions antiques, partout acceptées et fortifiées par la raison. D'ailleurs, quand Clément d'Alexandrie sort de son parti pris, il montre avec autant de clarté que d'éloquence que c'est le Verbe qui fut le maître et l'instituteur de l'humanité.

« Des hauteurs du ciel et depuis l'origine du monde, lui, le Premier-né de la Sagesse, a instruit et perfectionné les hommes de diverses manières et à différentes reprises... De même que toute paternité remonte au Dieu créateur, ainsi faut-il rapporter au Seigneur l'enseignement de tout ce qui est bon et honnête, la doctrine qui nous aide et nous dirige dans la voie de la justice [2]. »

[1] *Ibid.*, II-IV.
[2] *Ibid.*, XII.

[1] 5e Leçon, p. 95.
[2] *Stromates*, VI, 7.

III. — Dans l'*Exhortation aux Grecs*, Clément d'Alexandrie amène les néophytes à rompre avec les superstitions du paganisme et avec les systèmes philosophiques qui sont ou matérialistes, ou incomplètement spiritualistes; dans le *Pédagogue* — qui renferme trois livres — il va leur tracer une règle de vie.

C'est toujours le Verbe qui instruit, c'est le Christ qui occupe le sommet des âges, qui est le flambeau universel. Dans son premier ouvrage, le docteur alexandrin dit : « Venez au Verbe ! » Dans le second il ajoute : « Voici les devoirs que le Verbe vous enseigne dans les Ecritures et par l'Eglise. »

Ce livre résume les instructions morales qui, au Didascalée, succédaient à la critique des religions païennes et des théories philosophiques.

Le néophyte, tout meurtri par les combats qu'il a livrés pour quitter l'erreur, a besoin de vigueur et de santé. Il faut qu'il panse ses blessures. Le Verbe, médecin des âmes, lui procure le remède. Il y a dans l'homme moral trois choses : les mœurs, les actions et les passions. Le Verbe corrige les mœurs, règle les actions et guérit les passions.

Le *Pédagogue* s'occupe de la pratique et non de la théorie. « Son but est de rendre l'âme meilleure et non de l'instruire, de former le sage et non le savant. Ce n'est point que le même Verbe ne nous ouvre aussi les trésors de sa science, mais il ne débute pas ainsi [1]. » Avant tout, la santé et la force. La vie est un combat, il faut que le chrétien soit rompu aux exercices du soldat spirituel. Tant que la discipline chrétienne n'a pas rendu à l'âme sa santé, les passions la retiennent dans les ténèbres et dans la fange. Une telle âme n'a pas d'ailes, comment prendrait-elle son vol vers les régions supérieures ?

Nous avions besoin d'un maître, d'un guide, d'un médecin. « Le Verbe s'est incarné pour nous enseigner tout ensemble la pratique et la théorie de la vertu. » Il s'est fait notre conducteur; « il est devenu le médecin des infirmités humaines. »

Qu'est-ce que l'éducation divine ? C'est une direction que la vérité nous imprime pour nous conduire à la contemplation de Dieu. C'est un tableau d'actions saintes qu'elle met sous les yeux pour nous faire persévérer jusqu'à la fin. De même que le général veille au salut de la phalange qu'il commande, de même que le pilote dirige son gouvernail de manière à sauver les navigateurs, ainsi le Pédagogue se montre-t-il plein de sollicitude pour nos intérêts, en amenant ses enfants à suivre un régime salutaire [2].

L'abbé Freppel compare le premier livre du *Pédagogue* aux *Méditations chrétiennes* de Malebranche, à cette différence près que Malebranche recueille plutôt la voix du Maître parlant à l'homme dans le secret de sa conscience; tandis que Clément fait ressortir surtout le ministère de la Sagesse incarnée et rendue visible au milieu du monde.

[1] *Pédagogue*, I, 1.
[2] *Ibid.*, I, 7.

Mais le Verbe parle par l'Eglise, son Epouse et notre Mère : « Comme les enfants qui se réunissent autour de leur mère, ainsi cherchons-nous notre mère l'Eglise. » La société chrétienne est une famille où règne une joie sans mélange, où le père sourit aux jeux de ses enfants. Sous la figure d'Isaac et de Rébecca, Clément découvre un hymen plus auguste : celui du Verbe avec l'Eglise.

O miracle mystique ! Un est le Père de toutes choses, une la Raison universelle, un le Saint-Esprit qui est partout, une aussi est la mère-vierge, je veux dire l'Eglise, car il m'est doux de lui donner ce nom. Elle est vierge et mère tout ensemble, pure comme une vierge, aimante comme une mère [1].

La mère donne naissance à l'homme ; l'Eglise enfante le chrétien par le baptême. « Baptisés, nous recevons la lumière; éclairés, nous devenons enfants de Dieu; enfants de Dieu, nous devenons parfaits; parfaits, nous devenons immortels. » La mère qui a donné la vie l'entretient par son lait; l'Eglise nourrit ses enfants nouveau-nés du lait de la parole du Verbe.

O saint enfantement ! ô langes sacrés ! Le Verbe est tout pour l'enfant qu'il a engendré : il est père, mère, précepteur, nourricier. Mangez ma chair, dit-il, et buvez mon sang. Cette nourriture adaptée à nos besoins, le Seigneur nous la fournit : il présente sa chair, il verse son sang de telle manière que ses enfants ne manquent de rien pour croître. O mystère contraire à toutes les apparences ! il nous ordonne de déposer l'ancienne corruption, la corruption charnelle, comme aussi de renoncer à l'ancienne nourriture. Nous devons adopter un nouveau régime de vie, celui du Christ, recevoir le Sauveur, s'il est possible, le déposer en nous, le renfermer dans notre poitrine, afin de régler les passions de la chair [2].

Etant donné la loi du secret, il était difficile de parler plus clairement de l'Eucharistie.

Le 2e et le 3e livre du *Pédagogue* règlent la vie des néophytes jusque dans les moindres détails. « Car l'homme formé à l'école du Christ doit porter dans chacune de ses actions l'esprit qui l'anime. Démarche, sommeil, nourriture, toute sa manière d'être ou d'agir doit respirer la décence et l'honnêteté. » Il prend les formules stoïciennes qui ont cours à Alexandrie et les élève, les corrige, les surnaturalise, comme il a fait de la métaphysique de Platon. La thèse qu'il développe est celle-ci :

« L'homme est à la fois corps et âme ; de ces deux substances qui se joignent dans une vivante unité, la moins noble, le corps, doit être subordonnée à l'âme, et l'âme elle-même à Dieu, qui l'instruit et la gouverne [3]. »

Il combat les raffinements de sensualité, si fréquents chez les païens, avec une ironie digne de Juvénal : « Tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les espaces immenses de l'air, suffit à peine à leur gloutonnerie... On peut dire de pareils hommes

[1] *Ibid.*, I, 6.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, II, 1-10.

qu'ils sont tout bouche et tout mâchoire [1]. » Et s'il insiste, c'est afin que les néophytes prennent l'habitude de commander à leur volonté : « Car on se laisse bien vite entraîner à faire ce qui est défendu, quand on ne sait pas se refuser ce qui est permis. » Il faut qu'ils s'accoutument à l'idée du sacrifice et trouvent dans la fidélité à observer les petites choses la force d'en accomplir de plus grandes.

C'est un *Sursum corda* perpétuel. S'inspirant de la parole du Sauveur au puits de Jacob : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père », il dit : « Nos aliments sont la vérité, la justice, la charité. Voilà ce qu'il faut s'assimiler, en attendant le banquet céleste où l'âme sera rassasiée de lumière et de bonheur. »

Celui qui vit selon le Verbe garde la décence dans les conversations et dans les bains, la modération dans le sommeil, n'envisage que les fins légitimes du mariage, et ne pervertit point par de honteux excès une institution qui doit rester enveloppée du voile de la pudeur; il s'attache à la simplicité et repousse le luxe. Non pas que les vases et les meubles précieux soient interdits à ceux qui les possèdent : « ce qu'on leur défend, c'est d'y attacher leur cœur, car le bonheur n'est pas là. » Les femmes ne rechercheront pas les vains ornements : « La pudeur et la modestie, voilà les vrais colliers, les vrais bracelets. Ces bijoux, la main de Dieu lui-même les a fondus et enchâssés dans l'or. » Pas de couronnes de fleurs sur la tête, Jésus n'a porté qu'une couronne d'épines; la véritable beauté de l'âme, c'est d'être vertueuse. Il flétrit ceux qui se servent de fard et de fausses couleurs pour se rajeunir : « Est-ce donc une honte que la vieillesse? Plus l'homme avance en âge, plus il inspire de vénération. Dieu est le vieillard éternel. » Que l'homme garde sa barbe : il n'a pas reçu de Dieu cet ornement naturel, ce signe de la virilité, cette marque de supériorité sur la femme, pour en faire disparaître la trace. C'est avec mépris enfin qu'il parle des efféminés. Alors il se tourne vers les Barbares et s'écrie : « J'admire leur vie frugale, ennemie du faste et de la mollesse ! »

IV. — A ces considérations se rattache naturellement l'opuscule de Clément : *Quel riche peut être sauvé?* « Il est absurde, dit-il, qu'un seul vive dans les délices, tandis que des milliers d'autres meurent de faim. » Et il rappelle l'histoire de ce jeune homme riche qui voulait suivre Jésus-Christ. Il observait tous les commandements et demandait ce qu'il lui restait à faire. Le Sauveur lui dit : « Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens, distribuez-les aux pauvres, puis venez et suivez-moi. » Alors le jeune homme s'en alla triste, car il possédait de grands biens. Et Jésus dit à ses disciples : « Qu'il est donc difficile à ceux qui se confient dans leurs richesses d'entrer dans le royaume de Dieu! » — « Mais alors qui pourra être sauvé? » s'écrient ses disciples. — « Aux hommes cela est impossible, mais non pas à Dieu [1]. »

Le docteur alexandrin distingue avec soin le précepte et le conseil, l'un qui est la règle, l'autre l'exception : « Si étant riche, ajoute-t-il, vous regardez comme des dons de Dieu l'or, l'argent et les maisons qui vous appartiennent; si vous les rendez dans la personne de vos frères à Dieu qui vous en a gratifiés, reconnaissant ainsi que vous les possédez pour les autres plutôt que pour vous-même; si, vous élevant au-dessus de ces biens, vous savez leur commander au lieu d'en être l'esclave, vous êtes celui que le Sauveur déclarait bienheureux, vous êtes pauvre selon l'esprit [2]. » En soi, les richesses sont indifférentes; « ce n'est pas elles qu'il faut détruire, mais les passions de l'âme qui empêchent de les utiliser pour le bien [3]. » Car pour nourrir celui qui a faim, habiller celui qui est nu, il faut être riche [4].

O le divin marché ! Acheter l'immortalité à prix d'argent et recevoir en échange des choses passagères de ce monde, une demeure éternelle dans le ciel ! O riche ! c'est vers une telle foire que vous devez naviguer, si vous êtes sage. Parcourez, s'il le faut, la terre entière, n'épargnez ni travaux ni fatigues pour acheter le royaume du ciel, tant que vous le pourrez en cette vie... Ce royaume, un homme vous le procurera, comme ferait Dieu lui-même. En retour du peu qu'il aura reçu de vous, il vous donnera d'habiter avec Dieu pendant l'éternité. Priez-le d'accepter, pressez, suppliez, dans la crainte qu'il ne vous refuse. Car il ne lui est pas prescrit d'accepter, il l'est à vous d'offrir...

Luther qui disait : « Les bonnes œuvres sont ce qu'il y a de plus préjudiciable au salut, » et encore : « L'homme ressemble à une statue de sel, à la femme de Loth, à un bloc de bois ou de pierre, à une image inanimée, n'ayant ni bouche, ni yeux, ni sens, ni cœur [5], » gardait un ressentiment profond contre Clément d'Alexandrie qui établit avec tant d'énergie le libre arbitre de l'homme et la nécessité des bonnes œuvres, avec tant de clarté le rôle de la volonté et l'action de la grâce : « Sauver les hommes malgré eux, déclarait le maître alexandrin, serait le fait de la contrainte; les sauver par le libre choix de leur volonté, c'est l'effet de la grâce. Le royaume de Dieu n'appartient pas à ceux qui s'endorment dans les délices, mais ce sont les violents qui l'emportent. » C'est la condamnation éclatante de toutes les sectes de tous les temps.

De la parabole du Samaritain il donne plus loin des explications très ingénieuses :

Jésus-Christ a versé sur nos âmes blessées un vin précieux, sang de la vigne de David; il a tiré des entrailles de l'Esprit l'huile abondante dont il les a arrosées ; pour les guérir et les sauver, il les a liées par des bandages indissolubles, la charité, la foi,

[1] *Ibid.*, II, 1.

[1] Matth., XIX, 16-30; Marc, X, 17-31.
[2] *Sur le salut des riches*, XVI.
[3] *Ibid.*, XIV.
[4] *Ibid.*, XIII.
[5] *Sermons inédits*, publiés par Hœck et par Bruns.

l'espérance. Il nous a confiés aux bons offices des anges, des principautés et des puissances, en retour d'un grand salaire [1].

Nul crime, si grand soit-il, ne dépasse les pouvoirs du pardon confié à l'Eglise. Clément en donne pour preuve, en terminant son ouvrage, la touchante histoire du jeune homme converti et réconcilié par saint Jean, après avoir exercé des brigandages à la tête d'une bande de voleurs [2].

Cet opuscule sur le *Salut des riches* n'est sûrement que le résumé d'un enseignement donné de vive voix. On y trouve la teinte orientale, l'habitude des synagogues d'expliquer l'Ecriture verset par verset, sans se préoccuper de mettre en forme le sujet traité, ni d'y apporter les divisions, si précieuses et pour l'intelligence et pour la mémoire. C'est l'homélie, où le maître d'Origène excelle, car elle est conforme à son génie et elle lui permet de se mouvoir à l'aise dans ses pensées, dans ses explications sans subir la nécessité de l'enchaînement logique. Il y a plus d'abandon, souvent plus de charme; c'est un fleuve qui coule mollement dans une vaste plaine qu'il fertilise et où il s'endort. Les Pères africains au contraire ont plus de nerf et moins de fleurs; leur conception de l'art est différente; ils s'astreignent à la rigueur du génie latin qui exige une proposition nettement définie, puis étayée de preuves solides qui arrivent au moment et dans l'ordre voulu, comme un bataillon bien discipliné. Ce sont les eaux du fleuve que le génie de l'homme a canalisées afin de les porter sur un point déterminé et de produire un effort de mouvement décisif. Saint Cyprien nous offre le modèle du genre sermon, il procède par points déterminés, trace son cadre et agence merveilleusement ses parties. L'homélie se perd dans les longueurs et devient forcément diffuse, obscure, mais gagne en naturel, en intérêt; le sermon est plus austère, il va droit au but, mais il charme l'esprit par la méthode et par la clarté.

Le traité du *Pédagogue* s'achève sur une page lyrique, l'*Hymne au Christ Sauveur*, au Verbe dont Clément a si bien parlé et qu'il veut chanter comme il l'aime :

Sois propice à tes enfants, ô Maître, Père, Conducteur d'Israël, Fils et Père tout ensemble, Seigneur unique! Accorde-nous, à nous qui suivons les préceptes, de retracer parfaitement l'image de Dieu, afin que nous ressentions selon nos mérites l'effet de ses bontés et non les rigueurs de sa justice.

Accorde-nous de vivre en paix sous tes lois, dans la cité où tu nous as établis. Accorde-nous de traverser la mer du siècle au souffle pacifique de l'Esprit-Saint et sans être agités par les flots du péché.

Instruis-nous à l'école de l'ineffable Sagesse, afin que, nuit et jour, et jusqu'au jour parfait, nous ne cessions de mêler nos louanges à nos actions de grâces en l'honneur du Dieu unique, Père et Fils, Fils et Père, du Fils notre précepteur, notre maître, et en l'honneur de l'Esprit-Saint.

Ici, rien de la versification classique. « Ce sont moins des vers que des lignes d'inégale longueur, composées de huit, de sept ou de cinq syllabes, qui ne se suivent pas d'après les règles de la prosodie. » Il y avait en effet la poésie savante, assujettie à une mesure déterminée, et la poésie populaire, moins compliquée, « ne consultant qu'un certain charme de l'oreille et alignant les syllabes brèves ou longues sans tenir compte de leur quantité. Celle-ci produisait par l'accentuation l'harmonie que la première cherchait dans la mesure ou dans les lois prosodiques. » Le rythme n'était pas absent de cette prose poétique : « à défaut d'une mesure régulière, le nombre résultait de l'accentuation [1]. »

Le peuple la comprenait mieux et il la chantait avec plus d'enthousiasme et de foi. C'était son langage religieux, à lui, sans cette recherche de mots savants et de phrases pompeuses qu'il n'entendait pas. En composant cette ode, Clément d'Alexandrie répondait aux aspirations, aux désirs et aux habitudes des fidèles; il entrait dans le sillon tracé par saint Paul. Le grand Apôtre n'exhortait-il pas les Ephésiens à chanter au Seigneur, outre les psaumes, des hymnes et des « odes pneumatiques, » c'est-à-dire des cantiques spirituels? [2] Clément ne faisait donc que continuer les traditions apostoliques et il contribuait, dans la belle mesure de son génie, à la création de cette poésie chrétienne qui se développait de plus en plus dans la liturgie de l'Eglise.

V. — Par l'*Exhortation aux Grecs* le néophyte s'est séparé nettement des superstitions païennes; par le *Pédagogue* il a accepté la discipline de l'Evangile et s'est pénétré de ses devoirs; par les *Stromates*, la science vient couronner la foi, et la vertu s'élèvera jusqu'à la perfection.

Stromates ou *tapisseries :* ce seul mot révèle le procédé de l'ouvrage. Ce sera un tissu de sentences libres jetées sur un canevas large et souple, quelque chose comme les *Pensées* de Pascal, sauf pourtant que Pascal, s'il en eût eu le temps, eût mis en forme son livre dont nous ne possédons que de brillants matériaux. Si Clément d'Alexandrie, dans ses œuvres précédentes, manquait de méthode, au point que ses digressions sont çà et là fatigantes autant que la clarté en est absente, ici il semble qu'il exagère encore son imprécision, sa manière diffuse et confuse.

Je le sais, écrit-il au début, beaucoup de choses pour n'avoir pas été écrites nous sont à la longue sorties de la mémoire. Aussi pour obvier à cet inconvénient ai-je voulu consigner mes souvenirs par écrit afin de les retrouver dans ce recueil, divisé en chapitres... Mais tout en réveillant mes souvenirs, j'omettrai plusieurs choses à dessein; j'aurai soin de faire un choix dans mes matières, pour ne pas écrire ce que je me suis gardé même de dire, dans la crainte que quelque lecteur ne prenne mes paroles en mauvaise part, et qu'on ne

[1] *Du salut des riches*, XXIX.
[2] *Ibid.*, XLII. Eusèbe a reproduit ce récit.

[1] 12e Leçon, p. 249.
[2] Ephes., V, 19.

m'accuse, comme dit le proverbe, d'avoir mis une épée entre les mains d'un enfant [1].

Ce sont donc des souvenirs avec beaucoup de réticences, d'abord à cause de la loi du secret, mais sûrement aussi parce qu'il redoute certains esprits qui s'effarouchent de ses spéculations philosophiques, de sa passion pour la science, pour la *gnose*, de ses efforts pour rapprocher les sciences humaines et la science divine. C'est pourquoi « il voilera les semences de la gnose », dit-il. Ce sera au détriment de la netteté de sa pensée, de l'ordre et de la clarté ; mais il se complaît dans cette demi-obscurité, dans ces aperçus rapides, ces formes elliptiques, ces idées jetées sans art comme elles lui viennent à l'esprit, où « celui qui se sent des aptitudes pour la science pourra trouver, non sans quelque fatigue, ce qui peut lui être utile et profitable. »

Les *Stromates* renferment sept livres. Il y étudie les rapports de la foi et de la science (II) ; combat les sectaires qui affranchissent l'homme de toute loi morale pour autoriser tous les désordres de la chair, ou ceux qui blasphémant l'œuvre du Créateur, condamnent même le mariage, comme Marcion (III). Sans exposer témérairement sa vie, le vrai gnostique rend témoignage à Dieu par sa sainteté et vit détaché complètement des biens et des jouissances du monde (IV). De là il passe à l'interprétation allégorique de l'Ecriture et revient sur sa thèse touchant les emprunts des philosophes et des poètes grecs aux livres saints, pour montrer ensuite avec force quel secours la foi peut recevoir de la philosophie et des autres sciences humaines (V et VI). Enfin il fait le tableau de la science et des vertus qui deviennent le partage du gnostique parvenu au sommet de la perfection morale (VII). Il n'y a, conclut-il, qu'une seule Eglise véritable, une et universelle, antérieure à toutes les hérésies. C'est chez elle seulement que se trouve le dépôt intact de la révélation. Il s'approprie ainsi l'argument de prescription de Tertullien.

Donc une méthode presque nulle, un style très inégal, chargé de métaphores, une exposition enveloppée de poésie, ce qui nuit à la précision, une pépinière touffue, suivant son expression, où le laboureur viendra « enlever des arbres avec leurs racines pour former un jardin plein d'agrément et un délicieux bosquet [2]. » Il se complaît à employer le mot « gnose », tant profané par les hérétiques. Saint Paul d'ailleurs avait appelé « gnose » ce que les siècles chrétiens appelèrent la science de la foi, répudiant ainsi non seulement la chose infâme, mais le nom flétri par d'impurs hérétiques. Lui, il est un vrai gnostique dans le beau et originel sens du mot. Loin d'avoir versé dans les erreurs du gnosticisme, il s'appuie sans cesse sur le « canon de l'Eglise, » le « canon de la vérité, » le « canon de la tradition. »

« Il ne faut jamais, dit-il, à l'exemple de ceux qui embrassent les hérésies, violer la vérité ou frauder le canon de l'Eglise [1]. » Et qu'est-ce que le canon de l'Eglise ? « C'est l'unisson et l'accord de la Loi et des prophètes avec le Testament transmis par la présence du Seigneur [2]. »

La prophétie était pleine de « gnose ». Cette gnose a été confiée par le Seigneur aux Apôtres et « elle est venue des Apôtres, passant par succession à un petit nombre, sans être écrite [3]. » Et ce « petit nombre », ce sont les évêques entourés de leur *presbyterium* avec lequel ils ne font qu'une personne morale. C'était Polycarpe, Méliton, Irénée, qui étaient évêques, mais aussi Pantène et Clément qui ne l'étaient pas. « Nous sommes pasteurs, écrit celui-ci, nous les chefs de l'Eglise, à l'image du Bon Pasteur ; et vous, vous êtes le troupeau [4]. »

Qu'est-ce en effet que le presbytre ?

Celui-là est vraiment presbytre de l'Eglise, et véritable diacre de la volonté de Dieu, qui pratique et qui enseigne les choses du Seigneur. Il n'est pas estimé juste parce que les hommes l'ont élu et parce qu'il est presbytre, mais il a été mis dans le *presbyterium* parce qu'il était juste. Et quand même sur terre il n'aurait pas été honoré du siège le plus élevé, il s'assoiera sur les vingt-quatre trônes, et jugera le peuple, comme dit Jean dans l'Apocalypse...

Car l'ordre que nous voyons dans l'Eglise, des évêques, des prêtres, des diacres, est, je pense, une imitation de la gloire angélique et de cette économie que les Ecritures disent réservée à ceux qui, marchant sur les pas des Apôtres, ont vécu dans la perfection de la justice selon l'Evangile [5].

« Bien remarquable, fait observer Mgr Batiffol, est l'indivision apparente que Clément laisse entre les prêtres et l'évêque. Le *presbyterium* est un honneur, une gloire où ensemble ils sont élevés. L'évêque est le presbytre auquel est dévolue la πρωτοκαθεδρία. »

L'Eglise, c'est l'Eglise locale qui est unie à l'Eglise universelle, et c'est de celle-ci surtout que parle Clément, l'Eglise une, apostolique, qui éclaire ses enfants et leur signale l'hérésie, l'Eglise épouse de Dieu :

Il faut qu'elle soit pure des pensées du dedans qui sont contraires à la vérité et de celles du dehors qui l'assaillent, je parle des sectateurs des hérésies qui voudraient la persuader de devenir adultère à son époux unique, le Dieu tout-puissant. Le serpent a trompé Eve, Eve appelée vie ; nous du moins ne transgressons pas les préceptes en nous laissant tromper par l'active perfidie des hérésies [6].

Le caractère de l'hérésie, c'est la colère ; celui « du gnostique selon la vérité », c'est l'allégresse. « Nous savons que les hérésies sont nécessairement ainsi appelées parce qu'elles s'opposent à la vérité. Pour le malheur des hommes, les sophistes — les hérétiques — ont pris quelques éléments à cette vérité, ils les mêlent à leurs trouvailles

[1] *Stromates*, I, 1.
[2] *Ibid.*, II, 1.

[1] *Ibid.*, VII, 16.
[2] *Ibid.*, VII, 15.
[3] *Ibid.*, VI, 7.
[4] *Pédagogue*, I, 6.
[5] *Stromates*, VI, 3.
[6] *Ibid.*, III, 12.

humaines et à leurs artifices, et ils se glorifient d'être d'une école plutôt que de l'Eglise [1]. »

Les hérésies « n'ont pas la clé de l'entrée, mais une fausse clé, et comme on a coutume de dire, une contre-clé. » Elles sont venues après l'Eglise, « elles sont des altérations et des nouveautés par rapport à l'Eglise aînée et véritable. » Il n'y a « qu'une Eglise véritable : celle qui est vraiment ancienne et à laquelle sont inscrits les vrais justes [2]. »

Enfin, quel est le vrai gnostique? « Celui-là seul est donc gnostique pour nous qui aura vieilli dans l'étude des saintes Ecritures, gardant intacte la rectitude apostolique et ecclésiastique des dogmes [3]. »

Après avoir lu ces textes, il est difficile de trouver le moindre fondement aux allégations suivantes de M. Harnack :

> Il est très remarquable que la théorie qui attribue aux évêques le contrôle de la vérité du christianisme ecclésiastique est complètement étrangère à Clément d'Alexandrie. Chez lui aucune trace d'une conception de l'Eglise hiérarchique *antihérétique*... D'autre part, pour Clément, le vrai gnostique a un office comparable à celui des apôtres... Clément ne se serait pas exprimé ainsi, si l'épiscopat avait été de son temps aussi considéré dans l'Eglise d'Alexandrie dont il était prêtre qu'il l'était à Rome et dans les autres Eglises d'Occident. Aux yeux de Clément, le gnostique, en tant qu'il enseigne, a la même importance qu'un évêque en Occident... Au fond, Origène a la même conception que Clément. Cependant maint passage de ses œuvres, et surtout sa propre histoire attestent que de son temps, à Alexandrie aussi, l'épiscopat s'était fortifié et revendiquait les mêmes prérogatives et les mêmes droits qu'en Occident... Clément représente un stage ancien, tandis qu'au temps d'Origène le pivotement était accompli. Partout où ce pivotement se fit, il alla de soi que l'épiscopat monarchique était d'institution apostolique [4].

A coup sûr il existait une certaine variété dans les Eglises, mais celle d'Alexandrie avait « un canon ecclésiastique, un canon de vérité, un canon de tradition, » donc unité de foi et de direction. Elle est nettement *antihérétique* et hiérarchique. Elle ne saurait guère différer de cette Eglise voisine d'Ephèse où se passa l'épisode du jeune homme devenu chef de brigands. A la tête de cette Eglise est un évêque auquel saint Jean confie le jeune homme qu'il a amené à la foi. L'évêque baptise le néophyte, et quand celui-ci s'est perverti, saint Jean arrive, visitant les églises, et il dit à l'évêque : « Evêque, rends-nous le dépôt que le Sauveur et moi t'avons confié en présence de l'Eglise que tu présides. » Voilà bien l'évêque « monarchique » et responsable.

VI. — L'abbé Freppel ne connaissait pas M. Harnack, qui était alors à peine né ; mais l'exposition de la vérité étant la meilleure des réfutations, il suffit de lire ses six dernières leçons pour y trouver la réponse à toutes les fallacieuses hypothèses allemandes. Les rapports de la foi et de la science y sont amplement traités.

« La foi, dit saint Paul, est le fondement des choses qu'on espère, et la preuve de celles qu'on ne voit pas. » (Hébr., XI, 1). C'est donc la foi qui soutient notre espérance, et qui nous en fournit la preuve dans les motifs de crédibilité qu'elle propose à l'intelligence humaine. Le syllogisme de la foi peut se formuler ainsi d'après saint Paul : « La véracité divine nous oblige à croire tout ce que Dieu a révélé ; or la doctrine chrétienne est révélée de Dieu ; donc il faut y adhérer. »

Clément analyse l'acte de foi d'après ce principe. La foi est un don de Dieu ; dans l'acte de foi il voit donc d'abord une illumination et une impulsion divines, puis l'intelligence qui adhère à la vérité révélée, enfin la volonté qui détermine l'adhésion. Mais quel est le motif de cette détermination ? C'est la suprême véracité divine.

> Nous produisons, dit-il, un argument décisif, péremptoire, en montrant que c'est Dieu lui-même qui a parlé et qui s'est expliqué dans les Ecritures sur chacun des points devenus l'objet de nos investigations. Quel est donc l'homme assez impie pour ne pas donner croyance à Dieu, et pour lui demander des preuves comme on en demande aux hommes ?
>
> Eh quoi ! les disciples de Pythagore de Samos refusent dans leurs recherches le secours de la démonstration, persuadés que ce mot : « Le Maître l'a dit ! » suffit pour motiver la foi, pour confirmer ce qu'ils ont entendu ; et ceux qui désirent s'élever à la contemplation de la vérité n'auraient pas foi dans un maître si digne de confiance, dans le seul Dieu Sauveur, jusqu'à lui demander des preuves à l'appui de sa parole ?...
>
> Sachant que notre Maître est le Fils de Dieu, je suis obligé par là-même de croire que sa doctrine est vraie [1].

Mais comment savons-nous quelles vérités sont révélées ? Par l'Eglise. C'est à elle que la révélation a été faite, c'est elle qui la communique. La révélation toutefois, prise dans son objet, ne tire pas son autorité de l'Eglise, mais de la véracité divine. Le témoignage infaillible de l'Eglise n'est pour nous que le moyen de connaître sûrement la parole de Dieu, laquelle s'impose d'elle-même à notre foi.

Le dogme de l'existence de Dieu, lui-même, Clément le fait rentrer dans l'acte de foi surnaturelle et divine, et il en donne la raison :

> Les plus vertueux des Grecs adorent le même Dieu que nous ; mais ils n'ont pas une connaissance complète de Dieu comme nous, n'étant pas instruits dans la doctrine du Fils... Ils connaissent Dieu de la façon qui leur est propre ; tandis que nous chrétiens, nous le connaissons d'une *manière nouvelle* et *spirituellement* [2].

Nous avons en effet une connaissance de Dieu, nouvelle et plus profonde, qui provient de sa

[1] *Stromates*, VII, 15.
[2] *Ibid.*, VII, 16.
[3] *Ibid.*
[4] *Dogmengeschichte*, t. I. — Voir Mgr Batiffol, *L'Eglise naissante et le catholicisme*. Le cas de Clément d'Alexandrie, p. 295-315.

[1] *Stromates*, V, 1 ; II, 15.
[2] *Ibid.*, VI, 5.

révélation, et qui s'ajoute à celle qui résulte des recherches de la raison. « La première est l'objet direct et immédiat de la foi ; la seconde est une préparation à la foi, plutôt qu'elle n'en fait partie. Dieu nous est connu par cette double voie, mais à divers titres, et suivant des manifestations différentes ; ici dans l'unité de sa substance, là dans la trinité de ses personnes ; d'un côté, en tant qu'auteur de la nature, de l'autre comme auteur de la grâce et de la gloire [1]. »

C'est pour ne pas s'égarer dans les sentiers où se perdent les sectes en interprétant à leur gré les Ecritures, que l'on doit consulter la tradition vivante et orale de l'Eglise. L'Ecriture sainte et la tradition de l'Eglise, voilà les sources de la révélation. Assurément, s'il y a un acte de foi raisonnable, c'est celui qui est fait dans les conditions décrites par Clément d'Alexandrie. Toutefois il convient de se rappeler que la foi évidente dans son motif ne saurait l'être dans son objet; autrement elle cesserait d'être la foi pour devenir la science ou la claire vue.

Mais s'il n'y a pas de foi sans science, — car il faut savoir pourquoi nous croyons, — il n'y a pas non plus de science sans foi. « La science est l'édifice que le travail de l'intelligence construira sur la foi, la démonstration ferme et puissante des vérités reçues et embrassées par la foi. » Comment peut-on acquérir cette science de la foi ? Par la méditation des dogmes révélés, par un exercice assidu des facultés de l'âme, par le concours des sciences humaines et en particulier de la philosophie qui est, pour le gnostique, une préparation à la foi, une auxiliaire de la religion.

Aussi l'enseignement de la philosophie tenait-il une grande place dans l'école chrétienne d'Alexandrie. Le fragment précieux qui nous reste des *Hypotyposes* ou *Esquisses*, est un véritable cours de logique, d'après les œuvres parallèles d'Aristote, dont l'auteur extrait la substance et s'approprie les formules, suivant pas à pas le philosophe de Stagyre dans l'art de raisonner.

Il n'est pas moins familier avec la métaphysique, ainsi que le prouve ce passage où il devance Leibnitz :

« Par l'analyse nous arrivons jusqu'à l'intelligence première, en partant des êtres qui lui sont subordonnés et en dégageant les corps de leurs propriétés naturelles. Ainsi, nous en retranchons les trois dimensions, la profondeur, la largeur et la longueur. Ce qui reste après cela, c'est un point, ou, pour ainsi parler, une monade occupant une certaine place. Supprimez cette place elle-même, vous avez la monade intelligible. Si donc, écartant des corps les propriétés qui leur sont inhérentes et celles qui distinguent les choses incorporelles, nous nous précipitons dans les grandeurs du Christ et qu'à force de sainteté nous nous élevions ensuite jusqu'à son immensité, nous parviendrons en quelque sorte à l'intelligence du Tout-Puissant, moins toutefois pour le comprendre dans ce qu'il est que dans ce qu'il n'est pas [1]. »

[1] 14e Leçon, p. 291.

Sur quoi l'abbé Freppel fait les justes observations qui suivent :

> Cette page est extrêmement remarquable parce qu'elle nous fait voir que longtemps avant Leibnitz, Clément d'Alexandrie avait transporté dans la métaphysique le procédé infinitésimal suivant lequel on arrive à la monade suprême ou à Dieu, en effaçant tout ce qui limite ou circonscrit les êtres finis. Or, Messieurs, s'il faut dire là-dessus ma pensée, je ne crois pas que ce procédé, emprunté aux mathématiques, soit légitime lorsqu'il s'agit de l'Etre infini. Il y a là une confusion évidente entre l'idée de l'infini et celle de l'indéfini. Les mathématiques n'opèrent que sur l'indéfini, l'infini est l'objet propre de la métaphysique. Vous avez beau supprimer les dimensions d'un corps pour le réduire à un point sans étendue, vous n'arriverez par là qu'à un être de raison et non pas à un être réel et concret. L'idée de l'infini ne s'obtient point par voie d'élimination : elle est au contraire la plus pleine, la plus absolue, la plus positive de toutes les idées. Voilà pourquoi l'Ecole appelle Dieu la plénitude de l'Etre...
>
> Clément d'Alexandrie a fort bien entrevu que la méthode d'élimination dont il parle, ne peut avoir qu'un résultat purement négatif : aussi se hâte-t-il d'ajouter que par là on arrive « à connaître ce que Dieu n'est pas et non ce qu'il est [2]. »

Ce vaste esprit embrasse toutes les sciences et dans toutes il voit un degré d'ascension vers Dieu. La musique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie l'élèvent jusqu'à la connaissance du Créateur, jusqu'à la gnose. Viennent ensuite la grammaire et la rhétorique qui donnent à la pensée son expression disciplinée. Déjà l'on entrevoit le *trivium* et le *quadrivium*, les sept arts libéraux du moyen âge. Mais toutes ces sciences humaines sont groupées autour de la philosophie comme autour de leur reine et maîtresse, et celle-ci doit à son tour saluer une souveraine dans la révélation divine. Dans son langage allégorique, Clément les compare aux deux femmes d'Abraham, Agar qui figure la science d'Egypte, la science mondaine, et Sara qui représente la science magistrale et divine.

Cette idée, saint Thomas l'a reprise avec sa majestueuse clarté, et Dante la célèbre dans les deux guides qui l'accompagnent durant son mystérieux pèlerinage, Virgile et Béatrix, la raison humaine et la foi. Aussi Virgile répond-il à ses questions pressantes : « Je ne puis te dire ici que ce que la raison est à même de comprendre. Béatrix t'attend, car c'est une question de foi [3]. » — « Sous une forme dramatique, la *Divine Comédie* reproduit l'idée fondamentale des *Stromates*, avec cette élévation d'esprit et cette richesse d'imagination qui ont mérité au grand Alighieri d'être surnommé le théologien des poètes et le poète des théologiens [4]. »

VII. — Le vrai gnostique doit surtout être versé dans les Saintes Ecritures. Clément s'était assimilé

[1] *Stromates*, v, 11.
[2] 15e Leçon, p. 316.
[3] *Purgatoire*, chant XVIII.
[4] 16e Leçon, p. 335.

la Bible au point que les textes sacrés viennent se placer comme d'eux-mêmes sous sa plume, sans le moindre effort. La fin du *Pédagogue* n'est qu'une longue suite de citations des Saintes Ecritures reliées entre elles par le fil du discours. Il n'invoque pas seulement l'autorité des livres reçus sans conteste dans le canon des Juifs et dans celui des chrétiens, mais il place sur le même rang les deutéro-canoniques qui ne furent d'abord admis que par des Eglises particulières, comme la Sagesse, Tobie, Judith, la prophétie de Baruch, l'Ecclésiastique. De même dans le Nouveau Testament, il rapporte à leur auteur l'Epître de saint Jude et l'Apocalypse, sans établir aucune différence entre ces livres et les autres écrits des Apôtres. Mais la littérature chrétienne a fait une perte considérable dans la disparition des *Hypotyposes*, au point de vue de l'étude de l'Ecriture sainte.

Dans ses *Hypotyposes*, écrit Eusèbe de Césarée, Clément donne un commentaire abrégé de tous les écrits des deux Testaments, sans omettre ceux-là même dont l'origine est contestée ; j'entends l'Epître de Jude et les autres Epîtres catholiques, la lettre de Barnabé et ce qu'on appelle la Révélation de Pierre. Quant à l'Epître aux Hébreux, il affirme qu'elle est de Paul, mais qu'elle a été écrite en hébreu comme s'adressant aux Hébreux. C'est Luc qui la traduisit avec soin en grec et pour les Grecs. Paul ne voulut pas mettre son nom en tête et avec raison. Ecrivant à des Hébreux, remplis de défiance et de préventions contre lui, il jugea prudent de ne pas les heurter dès le commencement de la lettre, en y apposant un nom qui aurait pu les détourner de la lire...

Dans les mêmes livres, Clément rapporte une tradition qui provenait des anciens prêtres, tradition relative à l'ordre des Evangiles et ainsi conçue : On avait d'abord mis par écrit la partie des évangiles qui renferme les généalogies du Sauveur. Quant à l'Evangile de Marc, il fut rédigé dans les circonstances que voici. Lorsque Pierre eut prêché publiquement à Rome la parole de Dieu et annoncé l'Evangile sous le souffle de l'Esprit-Saint, beaucoup d'assistants prièrent Marc d'écrire la prédication de l'apôtre qu'il avait suivi depuis longtemps et dont, par conséquent, il devait se rappeler les paroles. Marc composa donc son Evangile pour le communiquer à ceux qui l'en avaient prié. Pierre en ayant eu connaissance, n'y mit point d'opposition, pas plus qu'il n'avait pressé Marc à exécuter ce dessein. Jean, resté le dernier de tous, voyant que ce qui a rapport à l'humanité du Christ avait été raconté dans les autres Evangiles, écrivit, à la prière de ses amis et sous l'inspiration du Saint-Esprit, un Evangile spirituel[1].

Telle était la tradition, fixée par Clément d'Alexandrie à la fin du deuxième siècle. Songeons qu'il ne s'était pas écoulé un demi-siècle entre la mort de Jean et la naissance du docteur alexandrin et que celui-ci se faisait une loi de ne pas dévier des traditions dont il était tout proche. Quelle preuve puissante de l'authenticité des quatre Evangiles ! Sans doute il cite aussi des livres apocryphes, mais il ne les range pas sur la même ligne que les livres inspirés, et beaucoup de ces écrits, d'ailleurs, ne sont pas dénués de valeur historique, et recèlent quelque parcelle de tradition apostolique.

Sa règle d'herméneutique est celle-ci. A côté du sens littéral, l'Ecriture renferme un sens spirituel et mystique dont la lettre est comme l'enveloppe et l'écorce. La « gnose », ou science sacrée, consiste à découvrir ce sens mystérieux et caché. Il est certain que l'Ancien Testament avait un caractère symbolique et que la Synagogue était une grande et vaste figure de l'Eglise. Le principe était donc excellent. On ne saurait même méconnaître la beauté de certaines explications allégoriques, comme celle-ci touchant le vase de parfum de Madeleine :

Ce peut être un symbole de l'enseignement du Sauveur et de sa passion. Car les pieds oints par cette huile parfumée signifient l'enseignement qui chemine glorieusement jusqu'aux extrémités de la terre... Et si j'ose le dire, les pieds, les pieds du Seigneur, les pieds oints de cette myrrhe, ce sont les apôtres qui, selon la prophétie du parfum de l'onction, ont reçu le Saint-Esprit. Donc les Apôtres qui ont parcouru la terre habitée et annoncé l'Evangile, sont allégoriquement les pieds du Sauveur[1].

Mais il est facile de tomber en des spéculations qui deviennent œuvre de pure imagination, et Clément n'échappe point à cette erreur. Il voit dans la table du temple « l'image de la terre appuyée sur ses quatre pieds, l'été, l'automne, le printemps, l'hiver. Car c'est ainsi que marche l'année[2]. » Ces exagérations lui viennent de l'influence de l'école juive d'Alexandrie et surtout de Philon, et l'on ne saurait que les regretter. Il ira jusqu'à interpréter allégoriquement le Décalogue.

Les derniers livres des *Stromates* conduisent le fidèle jusqu'au sommet de la perfection chrétienne. Là encore on retrouve de ces locutions extraordinaires au sujet desquelles Bossuet écrivait : « En général les grands mots exagératifs portent en eux-mêmes leurs restrictions dans leur propre excès, et l'on voit bien naturellement qu'ils demandent un correctif ; mais quand le correctif est apporté par l'auteur même, le dénouement est certain et il n'est pas permis de s'y tromper [3]. » Lorsque Clément déclare que « par la gnose on conserve ce qui rend la vertu inamissible, » que l'*apathie* est un caractère de la perfection chrétienne, ce sont là de « grands mots exagératifs. » Le correctif arrive aussitôt. La vertu devient pour le gnostique une seconde nature et elle reste inamissible tant qu'il prend les précautions nécessaires pour la conserver. L'*apathie* est une réminiscence stoïcienne qui indique l'état d'imperturbabilité et de confiance en Dieu qui est le propre du vrai gnostique.

« La gnose, ajoute-t-il, — ou la connaissance de la sagesse, — parvient, par l'exercice, à une habitude de contemplation éternelle et immuable. » Il explique sur-le-champ cette expression un peu outrée :

La vie entière du gnostique est un long jour de fête. Ses sacrifices ordinaires sont ses prières elles-mêmes, les louanges de Dieu qu'il répète, les saintes Ecritures qu'il lit avant ses repas, les psaumes et les hymnes

[1] Eusèbe, *Hist. Eccl.*, VI, 4.

[1] *Strom.*, II, 8. — Voir Batiffol, *op. cit.*, p. 300.
[2] *Strom.*, VI, 11.
[3] *Tradition des nouveaux mystiques.*

qu'il chante, soit pendant qu'il est à table, soit avant de s'endormir, et enfin les prières de la nuit. Grâce à ces pratiques, il s'unit au chœur divin par la constante application de sa pensée, enrôlé qu'il est dans une contemplation indéfectible. Mais quoi ! le gnostique ne connaît-il pas d'autres sacrifices encore ? Ne fait-il pas à l'indigent l'aumône des vérités et des biens matériels qu'il possède ? Oui certes, et dans une mesure abondante. Quant aux prières articulées, il s'abstient de tout discours verbeux, ayant appris du Seigneur à demander les véritables biens. Il priera donc en tout lieu, mais non pour attirer sur lui les regards de la multitude. Promenades, conversations, repos, lectures, œuvres que dirige la raison, c'est toujours la prière sous mille formes [1].

Tel est le « gnostique coryphée ». Il est « la science, il est la connaissance, la gnose », il est déifié, mais il n'est pas Dieu. « Qui en effet oserait faire de l'homme une partie de Dieu, ou un être qui lui soit consubstantiel ? [2] »

L'œuvre de Clément d'Alexandrie s'achève sur ces coups d'aile puissants vers les sommets de la théologie mystique. Esprit vaste et compréhensif, il a fait l'ébauche dont saint Thomas tirera sa *Somme théologique*. Il a vu nettement les services que la philosophie doit rendre à la religion, et il lui a assigné sa place de maîtresse des sciences et de servante de la théologie. Le premier il a décrit d'une main sûre les rapports de la science et de la foi, il paraît avoir connu toutes les sciences de son temps et il en parle avec compétence, avec la passion pour « la gnose » qui caractérise cette brillante époque de la philosophie alexandrine. Son style très hardi devient lâche et obscur à force de digressions et de métaphores ; il coule comme un fleuve inégal chargé de pépites d'or : « L'homme est une plante céleste. — Dieu vous permet désormais d'envoyer de la terre des colonnes dans le ciel. — La foule des mortels, attachée au rocher de ce monde, comme l'algue des mers à l'écueil qui domine les flots, dédaigne l'immortalité. » Cela vous repose des longueurs, des aridités, et des exagérations orientales. Nul Père de l'Eglise n'a montré autant d'érudition dans l'étude des religions, des philosophies et des littératures anciennes. Ses citations sont empruntées à plus de six cents écrivains de l'antiquité profane. Enfin il est le maître d'Origène, et celui-ci, malgré son génie, n'a pu le faire oublier.

L'antiquité chrétienne l'a loué presque sans mesure. Théodoret l'appelle « un bienheureux prêtre, un saint homme ; » saint Cyrille d'Alexandrie affirme « qu'il a suivi en tout le saint Apôtre. » L'Eglise cependant n'a pas inséré son nom au catalogue des Saints. Benoît XIV explique cette omission parce que l'on ignore comment il a vécu et comment il est mort ; parce qu'il n'y a pas de trace d'un culte de vénération qui lui ait été rendu par les Eglises d'Orient ; enfin parce que plusieurs erreurs ont été signalées dans ses ouvrages. L'Eglise romaine toutefois n'a jamais contesté ses mérites ni ses vertus ; avec sa réserve ordinaire, elle s'est abstenue seulement de leur accorder une consécration officielle, et s'il n'est pas honoré comme saint, il n'en a pas moins conduit les âmes fidèles jusqu'aux sommets de la sainteté.

(A suivre).

[1] *Strom.*, VII, 7.
[2] *Ibid.*, II, 16.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Les personnes qui se sentent attirées à la pratique de la mortification corporelle sont parfois exposées à user des instruments de pénitence d'une manière qui est nuisible à leur santé. L'*Ami* rendrait service aux directeurs spirituels en donnant les règles à suivre dans l'emploi de ces instruments, spécialement la discipline, le bracelet en fil de fer.

R. — Il y a trois sortes de mortification : la mortification intérieure, la mortification mixte ou mortification des sens, et la mortification extérieure.

La mortification *intérieure* consiste principalement dans la douleur et la contrition de ses péchés et la guerre sans trêve ni merci aux mauvaises passions jusqu'à ce qu'on les ait parfaitement vaincues. C'est la principale de beaucoup, et c'est à elle que doivent tendre toutes les autres ; elle est absolument nécessaire à quiconque veut se sauver. — La mortification *des sens*, c'est-à-dire de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher, tient à la fois de la mortification intérieure et de la mortification extérieure, et elle est nécessaire à quiconque veut se sauver et éviter le péché, car, comme le dit la sainte Ecriture, c'est par les fenêtres, c'est-à-dire par les sens, qu'entre la mort, c'est-à-dire le péché. — La mortification *extérieure* consiste le plus ordinairement dans l'emploi de certains moyens propres à faire souffrir le corps pour expier le péché ou s'en préserver, ou obtenir de Dieu quelques grâces spéciales ; car ce sont là, du moins le plus souvent, les fins qu'on se propose quand on y recourt. Elle peut être très utile, mais elle est rarement nécessaire, sinon accidentellement, par exemple pour vaincre certaines tentations violentes ou certains penchants enracinés dont on ne pourrait triompher sans elle, ainsi que Notre-Seigneur l'insinue clairement quand il dit : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi oratione et jejunio,* mot par lequel, selon les commentateurs, on doit entendre toutes les sortes de mortifications extérieures.

Ici, pour être plus sûr de rester dans le vrai, nous suivrons surtout, du moins en substance, saint Ignace, le grand maître de la spiritualité, dans son livre des *Exercices*.

La mortification extérieure, dit-il, se pratique surtout de trois manières. D'abord dans *la nourriture,* si l'on se retranche quelque chose, non

des aliments superflus (ce qui serait simplement affaire de tempérance et non de mortification), mais des aliments convenables ; et plus on en retranche, plus il y a mortification. Mais il faut bien prendre garde de ne pas aller jusqu'à défaillir ou devenir malade ou trop faible, car tout en se mortifiant il ne faut pas se rendre incapable de remplir ses devoirs d'état.

En second lieu dans *le sommeil* et *le coucher*, si l'on met de côté non seulement ce qui ressentirait la mollesse ou ne serait que pour se donner un trop grand bien-être (ce qui à proprement parler ne serait pas de la mortification), mais encore ce qui serait convenable et à propos, sans nuire toutefois à sa santé ou à sa vie, car il ne faut rien retrancher du sommeil nécessaire, ou du moins très peu, à moins qu'on n'y soit forcé, ou dans le cas où l'on aurait à se guérir de l'habitude déjà bien contractée de trop dormir. — Pour ces deux genres de mortification il y a souvent à tâtonner pour savoir jusqu'où l'on peut aller sans dépasser les bornes.

Enfin dans *le traitement de son corps*, si l'on inflige à sa chair des sensations douloureuses, à l'aide de cilices, de cordes, ou de ceintures de crin ou de fer ou de bracelets armés de pointes, ou bien en se faisant des meurtrissures ou des plaies par des macérations d'un autre genre ; mais pour ces dernières il faudrait s'y sentir bien poussé par l'inspiration de Dieu et encore user d'une grande prudence. En général il vaut mieux que la douleur n'affecte que la chair, sans pénétrer jusqu'aux organes intérieurs où pourraient s'opérer des lésions dangereuses. Aussi nous conseillons de se servir plutôt de disciplines faites avec de petites cordes, parce qu'elles ne meurtrissent que les parties extérieures sans pouvoir altérer la santé. On peut se donner la discipline sur les reins ou les côtes, sur le siège, ou encore sur l'avant-bras et la main, ce qui est plus facile et s'entend moins, tout en étant peut-être aussi douloureux. — On peut se la donner d'abord une fois par semaine, puis progressivement plus souvent ; d'abord pendant l'espace de trois *Ave Maria*, puis de trois *Pater* et *Ave*, puis de cinq, ou d'un *Miserere*, rarement plus longtemps : car pour ce genre de mortification comme pour les autres, il faut en user avec goût ou au moins désir, et donc aller plutôt en croissant avec prudence qu'en diminuant, car si l'on commence à diminuer, on finira par s'en dégoûter et laisser tout là, et la ferveur en souffrira beaucoup.

Pour la ceinture de fer armée de pointes, on peut la porter d'abord une heure, puis deux, puis même une demi-journée. Il faut la permettre moins facilement à une femme qu'à un homme, parce que son corset la serre trop ; mais on peut lui permettre bien plus facilement la ceinture de crin, v. g. pendant une demi-journée, à moins qu'elle n'en soit trop agacée ou énervée, car alors il faudrait la quitter plus tôt ou y renoncer. Nous permettrions plus difficilement, surtout aux femmes, la haire ou le cilice, espèces de chemises de crin qui couvrent tout le haut du corps.

De tous les instruments de pénitence, le bracelet en fer avec pointes est peut-être le plus facile. On peut le porter d'abord une heure ou deux, puis 3 ou 4 heures ou une demi-journée, suivant les tempéraments. Il faut le serrer de manière à le bien sentir, mais pas au point d'en être gêné pour son ouvrage ou énervé, ni surtout de paralyser quelques nerfs. On peut s'en servir aussi comme de jarretière, mais avec plus de réserve, parce qu'il serait plus à craindre de nuire à la jambe ou d'en gêner les mouvements que pour le bras.

Il y a aussi les cœurs et les croix de fil de fer armés de pointes, dont nous dirons à peu près la même chose que des bracelets.— Quand on s'aperçoit que par tel ou tel instrument de pénitence on n'obtient pas ce qu'on désirait, on peut le changer ou changer la manière de s'en servir, jusqu'à ce qu'on arrive à son but.

Les confesseurs doivent bien se garder de mépriser ces instruments de pénitence ou d'en faire trop peu de cas ; car il n'est guère de saints et de saintes, ou même d'âmes sérieusement pieuses et humbles, qui n'en aient fait usage, parce qu'elles sentaient le besoin d'expier leurs fautes en châtiant leur corps, et par là aussi de le dompter et de le soumettre à l'esprit, et enfin de s'humilier en se traitant comme des esclaves qu'on soumet au fouet ou à la chaîne. — Cependant nous croyons qu'ils ne doivent pas y exciter eux-mêmes leurs pénitents ou pénitentes, à moins de cas exceptionnels où ils verraient par exemple qu'ils en ont besoin pour s'empêcher de retomber dans le vice impur. Il vaut mieux les amener à les désirer et à les demander eux-mêmes, parce qu'alors ils y mettront plus de goût et de volonté. Ils peuvent, ils doivent même quelquefois les faire connaître à ceux et à celles qui ne les connaîtraient pas et à qui ils pourraient être utiles ; mais il est bon après cela d'attendre qu'ils les demandent eux-mêmes. Le rôle du confesseur sera alors ce qu'il doit être en cela : diriger leurs pénitents selon les règles de la prudence chrétienne et les modérer, et leur apprendre aussi à ne pas se croire parfaits parce qu'ils useront d'instruments de pénitence, mais plutôt à s'humilier parce qu'ils font encore très peu, et que le fonds de leur nature est bien corrompu et bien déréglé, puisqu'il leur faut recourir à de tels moyens pour essayer de le redresser.

Quant aux pénitents, ils feront bien de ne se rien permettre à ce sujet sans avoir pris l'avis de leur confesseur, afin d'avoir à la fois le mérite de la pénitence et celui de l'obéissance.

Q. — Pourrait-on dire ceci : Les pénitents qui se confessent tous les 8 ou 15 jours avec les dispositions convenables, font rarement, en matière de pureté, des péchés formellement mortels ?

Un pénitent sait en principe que les fautes contre cette

vertu sont graves de soi ; cependant il en commet par habitude ou entraînement. Dans l'acte même du péché, il sent *in confuso* qu'il fait mal, mais continue son péché. Il ne tarde pas à regretter sincèrement sa faute.

Un confesseur peut-il croire que ce pénitent n'est pas allé jusqu'au péché mortel, et, à moins de raisons particulières, peut-il ne pas interroger sur le degré d'advertance, qu'il estime incomplète, de façon générale, pour les personnes qui se confessent assez souvent et avec bonne volonté chaque fois ?

R. — Nous ne pouvons pas répondre par une simple affirmation. Nous croyons qu'il faut, avant tout, distinguer trois sortes de personnes qui se confessent souvent et avec des dispositions convenables.

1° Les unes ont vraiment et toujours la crainte et l'amour de Dieu par dessus toutes choses, et une telle horreur du péché mortel que jamais, pour quoi que ce soit au monde, on ne pourrait les faire consentir à en commettre un seul ; et même elles ne voudraient pas commettre de péchés véniels volontaires et réfléchis. Néanmoins, elles peuvent quelquefois, et même souvent, être violemment tentées contre la pureté, leur imagination peut leur représenter des images sensuelles qui les émotionnent ou les impressionnent vivement, même pendant un certain temps ; mais aussitôt qu'elles reprennent parfaitement leurs sens, elles s'en détournent et les désavouent, ajoutent même une prière à la Sainte Vierge et redisent au besoin : « Oh ! non, non, jamais je ne consentirai ; même plus je serai tentée, plus j'aimerai passionnément la chasteté ! » Elles peuvent, néanmoins, après certaines tentations vives et longues, se trouver inquiètes et se demander, avec crainte et tremblement, si elles n'ont pas consenti.

Pour ces personnes-là, on peut certainement se fier à la règle suivante et même la leur communiquer à elles-mêmes pour leur propre direction : tant que chez une personne sérieusement pieuse qui ne voudrait pour rien au monde commettre un péché mortel, il n'y a que pensée, désir, imagination et impression mauvaise, on peut dire avec certitude morale qu'il n'y a pas eu vrai consentement. La raison en est que pour ces personnes qui veulent fortement rester toujours dans la grâce de Dieu et seraient prêtes, pour cela, à tous les sacrifices, un péché mortel, qui ne peut pas se faire sans qu'il y ait plein consentement et pleine volonté, bouleverserait toute leur vie ; il faudrait qu'elles se disent au moins implicitement : « Jusqu'à présent j'ai voulu me priver de tout pour être à Dieu ; eh bien ! tant pis, je veux maintenant jouir autrement et me contenter, » et alors elles voudraient se contenter au moins le plus possible et aller jusqu'à des actions impures au moins solitaires.

Si même, sous la pression de la tentation, il y avait eu quelques attouchements plutôt pour arrêter et comprimer le mouvement désordonné que pour le contenter, et si ces attouchements n'avaient été que passagers tout à fait et faits avec réserve, ou bien si en se donnant des soins en quelque sorte nécessaires, elles avaient senti quelque délectation sensuelle, mais qu'elles avaient bientôt désavouée, on pourrait encore dire la même chose et il n'y aurait pas besoin de les interroger, si ce n'est pour leur montrer qu'on les connaît bien et les rassurer davantage. — Mais si, cédant à un entraînement de la passion, elles s'étaient procuré la pollution ou quelque chose de semblable, elles sentiraient bien elles-mêmes qu'elles ont péché mortellement.

2° Il en est d'autres qui se confessent bien souvent aussi et s'y préparent convenablement, mais qui sont loin d'être aussi fortement ancrées dans le bien ; elles prient beaucoup moins, se laissent aller à la dissipation et aux goûts du monde, se permettent facilement des propos légers ou quelque peu licencieux, des lectures futiles ou même plus que frivoles, et se laissent aller quelquefois à certaines actions plus ou moins indécentes sur elles-mêmes ou avec d'autres, dont elles ne tardent pas à se confesser avec grand regret, quelquefois même avec larmes. — Or, il nous semble bien que ces personnes-là n'ont pas toujours une telle horreur du péché mortel qu'elles ne puissent fort bien consentir quelquefois pleinement à des pensées, à des imaginations, à des désirs impurs, de manière à pécher mortellement, sans aller plus loin. A plus forte raison si par habitude ou par entraînement de la passion ou excitation d'une autre personne, elles se laissent aller à des actes qu'elles continuent même quand la conscience les avertit *in confuso* qu'elles font mal, nous les jugerions assez facilement coupables de péché mortel, car si elles ne voient qu'*in confuso*, c'est parce qu'elles-mêmes, à ce moment-là, veulent s'endurcir. Alors, au moins si elles ne s'expliquent pas elles-mêmes assez clairement, le confesseur doit les interroger, afin de juger par leurs réponses, autant que cela peut se faire moralement, s'il est à croire ou non qu'elles ont péché mortellement.

3° Il y en a, enfin, qui tiennent un certain milieu entre les deux genres de personnes que nous venons de dépeindre. Celles-là, il faut les juger prudemment sans doute, mais un peu, quoique avec une certitude moins grande, comme on jugerait celles dont elles se rapprochent le plus. On est assez souvent obligé de les interroger, surtout si on ne les connaît pas bien d'avance, avec une grande délicatesse néanmoins, se rappelant que sur ces matières il vaut encore mieux, en fait d'interrogation, pécher par défaut que par excès.

S'il s'agit de personnes scrupuleuses relativement à l'article de la chasteté, on peut plus facilement croire qu'elles n'ont pas péché gravement et leur épargner des interrogations qui pourraient peut-être leur faire du mal ; il faut au contraire chercher plutôt à calmer leurs inquiétudes.

LITURGIE

Q. — 1° D'après les décrets, sainte Perpétue et sainte Félicité doivent être fêtées le 6 mars, et également sainte Colette.

A laquelle des deux fêtes faut-il donner la préférence le 6 mars?

2° A la messe des Rogations, *quando Parochus solus celebrat*, la seconde oraison est de la fête occurrente, la 3° et dernière *Concede nos*. Que faire si la fête occurrente est une fête de la Sainte Vierge, v. g. *B. M. V. titulo Auxil. Christianorum ?*

3° Le premier vendredi du mois, je donne le *salut le soir* en l'honneur du Sacré-Cœur, et le matin, *si les Rubriques le permettent*, je célèbre la messe votive du Sacré-Cœur. Puis-je continuer à agir ainsi, bien que ne faisant pas suivre immédiatement la messe d'un exercice en l'honneur du Sacré-Cœur?

4° Notre Ordo indique qu'après la messe votive du Sacré-Cœur, le 1er vendredi, on ne doit pas réciter les prières qui se disent au bas de l'autel après les messes basses. Quelle en est la raison?

5° Quel est le décret en vertu duquel les leçons du 2° nocturne de S. Thomas d'Aquin (7 mars), des saints Clet et Marcellin (26 avril), de S. Pie (11 juillet) et de S. Sylvestre (31 déc.) ont été modifiées?

6° Prière de me donner une étude, aussi claire que possible, sur les lunaisons *pleines* et *caves*. Dans quels mois faut-il compter 30 jours à la lune, et dans quels autres 29?

R. — Ad I. On doit préférer sainte Colette qui, le 6 mars, est dans son *jour natal*, et assigner le 1er siège perpétuellement libre dans le calendrier aux saintes Perpétue et Félicité, parce qu'elles ne sont là que dans leur jour *quasi-natal*. (S. R. C., 21 nov. 1893, n. 3811, ad II).

Ad II. Quand la fête occurrente est de la Sainte Vierge, on ne peut dire l'oraison *Concede nos* à la messe des Rogations comme 3e oraison; elle ferait double emploi avec la 2e, qui est celle de Notre-Dame Auxiliatrice.

Laquelle prendre, alors, comme 3e oraison? — Celle pour l'Eglise ou pour le pape, venant après *Concede nos*.

Ad III. Quand le 1er vendredi du mois admet les messes votives, on peut toujours dire la messe du Sacré-Cœur, quoiqu'il n'y ait aucun exercice spécial en son honneur ce jour-là; mais alors la messe n'est point privilégiée et elle a trois oraisons, sans *Gloria* ni *Credo*.

Ad IV. On ne dit pas les prières de Léon XIII après la messe du Sacré-Cœur le 1er vendredi du mois, lorsqu'elle se célèbre avec *Gloria, Credo* et une seule oraison, parce qu'alors elle jouit des mêmes privilèges que les messes votives solennelles. (S. R. C., 19 fév. 1892, n. 3769, ad III).

Si l'*Ami* avait donné par hasard quelque réponse contraire, il n'y aurait plus lieu d'en tenir compte.

Ad V. Les leçons de S. Thomas au 2e nocturne ont été modifiées par décret du 14 octobre 1881; celles de S. Marcel (16 janv.), des SS. Clet et Marcellin (26 avril), de S. Silvère (20 juin), de S. Pie (11 juil.), des SS. Prote et Hyacinthe (11 sept.) et de S. Sylvestre (31 décembre), l'ont été par décret du 2 juillet 1883.

Ad VI. Par lunaisons *pleines*, on entend celles qui ont 30 jours, et par lunaisons *caves*, celles qui ont 29 jours. Les premières sont celles qui appartiennent aux mois impairs : janvier, mars, mai, juillet, septembre et novembre; les secondes sont celles des mois pairs : février, avril, juin, août, octobre et décembre.

Non pas que les lunaisons astronomiques soient ainsi alternativement de 29 et 30 jours! Car le mois lunaire, ou le temps qui s'écoule entre deux nouvelles lunes consécutives, n'est en somme que de 29 jours 12 heures 44 minutes 2 secondes 9. Mais, pour éviter de faire commencer les mois lunaires à diverses heures du jour et simplifier toutes choses, on néglige momentanément les 44 minutes 2 secondes 9, et l'on fait successivement les mois de 29 et 30 jours. D'où l'année lunaire compte 11 jours de moins que l'année solaire.

Ces 11 jours, dans l'espace de 19 ans que comprend le cycle de Meton, donnent lieu alors à 7 mois *embolismiques* ou intercalaires, qui trouvent place dans la 3e, 6e, 9e, 11e, 14e, 17e et 19e année du cycle précité et à qui l'on donne chacun 30 jours, sauf le mois embolismique de la 19e année qui n'en compte que 29.

Telles sont les lunaisons *pleines* et *caves* du cycle lunaire, et l'Ordo de 1897, dont vous parlez dans votre lettre, aurait dû fixer, par conséquent, la nouvelle lune le 5 janvier, le 4 février, etc., où le calendrier perpétuel en tête du bréviaire porte inscrite l'épacte XXVI, qui était celle de l'année.

Q. — Notre Ordo, cette année pour la première fois, fait chanter aux 1res vêpres de saint Gabriel le psaume *Confitebor... quoniam*, bien que ce psaume spécial aux fêtes d'anges n'y soit prescrit qu'aux 2es vêpres. Cette innovation s'appuie sur un décret du 29 juillet 1904, rendu à la demande des Frères Mineurs d'Angleterre. La question posée était celle-ci : « Est-ce qu'aux fêtes, mais non dans leurs octaves ni le jour octave même, les parties propres des offices doivent, en cas d'empêchement, remplacer celles qu'on emprunte au Commun ou qui ont déjà été récitées dans les mêmes offices; de façon, par exemple, que si la fête de saint Antoine de Padoue n'a pas de premières vêpres, il faille mettre aux secondes vêpres les antiennes propres des premières, au lieu de répéter celles des Laudes ainsi que le veut la rubrique? » La S. C. des Rites a répondu : *Affirmative*.

L'application qu'on fait ici de ce décret est-elle exacte?

R. — Ce changement introduit dans votre Ordo n'est point appuyé par le décret du 29 juillet 1904, ad I. Celui-ci vise seulement le cas où l'on devrait répéter des antiennes *déjà récitées* à l'office, et à leur place il ordonne de dire les antiennes propres qui *seraient omises* sans cela, par suite de la suppression des 1res vêpres. Aussi, le sentiment du P. Brugniani (cf. *Ephem. Liturg.*, 1905, p. 615), qui ne tient pas compte des conditions que nous avons pris soin de souligner plus haut, n'est pas soutenable.

Du reste, si l'on devait faire l'application du décret au cas présent, comme saint Gabriel en concurrence avec saint Joseph a toujours ses